

LA JOIE DE DIEU

P. MARCEL DOMERGUE, jésuite (1922-2015),

La seule action « méritante » que Dieu nous demande, c'est de nous tourner vers lui.

De qui nous parle la parabole du fils prodigue ? À première vue, nous pouvons penser au juif, qui est resté proche de Dieu, et au païen, perdu dans les régions et religions lointaines. En actualisant, nous en venons à ceux qui font partie de l'Église et à ceux qui lui sont étrangers. Cependant, le début de ce chapitre 15 ne fait pas état d'une appartenance à des communautés, mais des publicains et des pécheurs d'un côté, des pharisiens et des scribes de l'autre, tous membres du peuple juif comme les deux fils de la parabole sont héritiers du même père. Traduisons : ceux qui se réfèrent à Dieu et entendent rester près de lui, et ceux qui ont abandonné la foi et la Loi d'amour. Notons l'abondance des mentions de déplacement : le fils cadet s'en va, puis revient. Le père, immobile au début, se déplace à la fin : il court vers son fils qui revient, sort de la salle du banquet pour faire entrer son aîné qui reste immobile à la porte. Espérons qu'il finit par entrer. Ainsi, Jésus nous fait comprendre que Dieu nous laisse libres de rester avec lui ou de le quitter, emportant avec nous tous les biens, toutes les richesses qu'il a créées. Dieu obéissant à la volonté de l'homme. Mais, dès que nous revenons vers lui, il se précipite à notre rencontre. Nous n'avons plus droit à rien, ayant tout dilapidé. Il nous couvre pourtant de richesses indues et nous invite à nous livrer avec lui à la joie des retrouvailles. Le passé est oublié, et le père coupe la parole au fils qui confesse sa culpabilité et veut se contenter désormais du statut de serviteur. Cette joie de Dieu provoquée par l'homme était déjà révélée par les deux paraboles qui précèdent (brebis égarée et drachme perdue).

LES MAINS VIDES

Nous avons à prendre au sérieux la gratuité du don de Dieu. Ce n'est pas en raison de nos mérites ni de nos « bonnes pensées » que Dieu vient nous combler, mais en raison de son amour. Il y faut cependant un déplacement de notre part, cette mise en route du fils retournant vers le père. De quoi s'agit-il ? Simplement de notre confiance, de notre abandon, de notre foi en l'amour, cet amour qui nous fait exister et qui nous enveloppe. Le père ne peut rien pour le fils tant que le fils ne se tourne pas vers lui. Cette foi se décide en notre liberté avant de s'éprouver, de se ressentir. Dieu ne peut nous donner le bonheur sans notre assentiment, un assentiment qui ne se motive pas toujours par des raisons très louables. Remarquons que le fils prodigue ne décide pas de retourner vers son père par amour. Rien de noble dans son raisonnement. Simplement il a faim et n'a plus d'argent. Là encore, nous pouvons transposer : les excès auxquels nous nous livrons, ces idoles qui consomment nos richesses extérieures et intérieures, nous laissent vides et affamés. Déçus, en fin de compte. C'est les mains vides que nous décidons notre retour vers notre vérité d'hommes, vers notre dignité de fils. Dieu nous attend. La joie de Dieu, dont nous venons de parler, n'est pas la joie de recevoir de nous quoi que ce soit, mais la joie de donner. Finissons-en avec l'illusion d'acquérir des mérites : notre seul mérite est de nous ouvrir au don de Dieu. Ce n'est guère facile, car cela exige de notre part la perte de toute prétention. C'est celui qui se veut serviteur que Dieu élève au rang de fils. Son Fils par excellence, en lequel nous pouvons nous aussi accéder à la filiation, s'est fait serviteur jusqu'à en mourir.

UN RESUME DU MYSTERE

Avec le fils aîné, nous retrouvons le thème du mérite. Lui, il a mérité, pense-t-il, la bienveillance du Père. Il ne se rend pas compte que sa constance au service du père est aussi un don. « *Tout ce qui est à moi est à toi* », lui dit son père. Le danger qui menace les « bons chrétiens » est de mépriser les autres, de s'en désolidariser. « *Ton fils que voilà* », dit au père le fils aîné prenant ses distances. « *Ton frère que voilà* », lui répondra le père, rétablissant ainsi le lien entre ses deux fils. Si l'aîné persiste à refuser d'entrer pour célébrer le retour de son frère, il s'exclut, quels que soient ses mérites et sa fidélité, d'un festin symbole du banquet céleste, car seuls peuvent y participer ceux qui se laissent habiter par l'amour qui les fait semblables au Père, l'amour qui pardonne et ne compte pas. L'aîné, lui, fait ses comptes : le père lui doit beaucoup et ne lui donne même pas un chevreau, d'ailleurs pour banqueter avec ses amis en un repas où le père n'est pas invité. Un repas qui n'a donc rien à voir avec celui de la vie éternelle pour les noces de l'Agneau. Là, comme pour le fils prodigue, c'est le Père qui invite. Remarquons, dans cette parabole, l'insistance sur le thème de la nourriture : la famine initiale, la faim du fils prodigue, sa convoitise envers la nourriture des porcs, sa réflexion sur l'abondance du pain dans la maison de son père, le banquet final et la réclamation de l'aîné. La nourriture occupe une place centrale dans l'ensemble de la Bible. Cela commence en Genèse 1 et ne s'arrête plus. Notre première lecture en fournit un exemple à propos de la manne... C'est que la nourriture, on le sait, représente notre relation à la nature, notre accord avec elle, et aussi notre relation aux autres pour le pain partagé ou les conflits pour les terres fertiles. En fin de compte, Dieu, dans le Christ, se donne lui-même en nourriture, et le jugement se prononcera de lui-même entre ceux qui mangent et ceux qui ne mangent pas. Une fois de plus, la Pâque est présente dans notre texte. L'aîné qui mangeait à sa faim refuse maintenant de manger avec son frère et celui-ci, qui n'avait rien à manger, va se rassasier avec le veau gras.